



LE GARDIEN DU CHAMP DE MARS

Michèle Lesage-Catel

Michèle Lesage-Catel

Le Gardien du Champ de
Mars

© Michèle Lesage-Catel, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-7536-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Franck...

« Il s'amassait en elle des orages, des fluides puissants qui devaient éclater plus tard en véritables tempêtes. »

Thérèse Raquin – Emile Zola, 1867

PREMIÈRE PARTIE
LE PETIT CHEVREAU

I

C'était en 1950. J'avais trente ans.

Ma vie s'écoulait, plutôt paisible. J'étais gardien de square dans le quinzième arrondissement. Un square un peu gris où l'on emprisonnait les pelouses chétives derrière des bordures. Interdit aux chiens, interdit aux enfants, défense de fumer, disaient les écriteaux. On devait attacher son chien à l'entrée et souvent il aboyait, dérangeant la tranquillité de deux ou trois vieillards qui lisaient leur journal sur un bout de banc.

Ils levaient la tête et échangeaient parfois quelques mots sur la saison, le temps, en boutonnant un peu plus haut une gabardine sans âge. Ils sortaient une cigarette qu'ils n'allumaient pas, ils se levaient, faisaient le tour des allées gravillonnées, disparaissaient dès qu'une horde d'enfants sortant de l'école faisait irruption dans le jardin. La seconde page du journal les occupait longtemps. C'était celle des « Faits divers », une expression qui ne veut rien dire mais contient beaucoup et alimente l'imaginaire populaire. Les « Faits divers », ce sont des histoires qui n'arrivent qu'aux autres et que l'on découvre être parfois celles des voisins de palier, du boulanger du bout de la rue, des histoires comme on en trouve dans les romans policiers, mais en mieux, car d'aujourd'hui et parfois d'à côté. Les « Faits divers », ce sont le crime en vrai, le sang qui coule sur le trottoir d'en face, les cris dans la cour de votre immeuble, le sympathique employé de la banque qui est parti avec votre argent, le chauffard qui a renversé le brave type rentrant les poubelles et ne s'est pas arrêté. Du solide, du réel, du quotidien, peut-être le vol, le crime qu'on a, un jour, imaginé de commettre, il s'en fallait de rien, mais c'est ce rien qui a fait la différence.

J'avais trente ans. J'avais quitté l'école à quatorze, sans grand-chose en tête, muni quand même d'une bonne orthographe, d'un certificat d'études. Mon père aurait voulu que j'entre dans l'administration : il était postier depuis vingt ans et trouvait que c'était un bon métier.

J'ai commencé à l'accompagner dans sa tournée, je connaissais toutes les boîtes aux lettres du quartier, celles qui débordent toujours et dans lesquelles on ne glisserait pas une feuille de papier à cigarette, celles qui sonnent vide au moment où tombe la lettre, celles dont la serrure est depuis longtemps hors d'usage et qui baillent, porte ouverte, en attente d'un courrier qui ne vient

jamais, celle devant laquelle un jeune homme pâle fait les cent pas, chaque matin, à l'heure du passage du facteur. Mon père a vite compris qu'en partageant avec moi le contenu de sa sacoche, la distribution serait plus vite expédiée et moi j'aimais beaucoup ce travail, surtout quand il fallait grimper dans les étages après avoir déchiffré un panneau défraîchi portant les noms des locataires. Sonner, frapper, entendre le bruit feutré de chaussons, le cliquetis de talons, voir s'entrouvrir une porte et découvrir ce qui est caché derrière, une main, un visage, oui cela me plaisait.

On s'étonnait parfois de mon âge. Je disais que j'étais apprenti à la Poste, c'était un peu vrai, même si la Direction, qui trônait quelque part, n'en savait rien. Mais puisque personne ne me payait, quelle importance ? Parfois l'un ou l'autre me demandait un petit service, aller lui chercher du pain, un journal, ses chaussures chez le cordonnier ou même promener son chien. Il me donnait un petit pourboire, tout le monde s'y retrouvait.

Pendant ce temps, mon père posait son vélo le long d'un arbre, distribuait les courriers qu'il suffisait de remettre à un concierge puis m'attendait au café du bout de la rue où il m'offrait un diabolo menthe. C'était vraiment un bon métier. Pour lui, au début, c'était un café crème puis c'est devenu un ballon de rouge, de blanc, puis deux. Un jour, comme lui, je gravirais les échelons et je monterais même un peu plus haut, on me chargerait peut-être des recommandés qu'on ne confiait pas à n'importe qui ou même des mandats pour les pensionnés dans l'attente de la manne mensuelle.

Mon père et moi formions une bonne paire, sympathique et efficace.

Dans le quartier, nous connaissions tout le monde et tout le monde nous aimait bien. Malheureusement un jour un sac de courrier se perdit. S'en suivit une enquête. Mon père qui m'avait confié le sac dut avouer mon utile collaboration. Il fut mis à pied puis casé dans un coin de bureau où il oblitérait les lettres du cachet de la République. Il y dépérit d'ennui, je perdis mon travail.

Je fis beaucoup de petits métiers, c'était encore l'époque où l'on trouvait du travail sans diplôme, sans CV, sans tous les questionnaires et les entretiens qui conditionnent aujourd'hui le plus minable des emplois. J'étais sans doute un peu délinquant, mais jamais pris, sans casier judiciaire. De petites combines ne prêtant pas à conséquence m'avaient parfois facilité la vie.

Pendant plusieurs années j'ai travaillé dans une station-service : distribuer

l'essence, laver les pare-brise, contrôler les niveaux, la pression des pneus, rien de bien difficile. Souvent je bavardais avec les conducteurs, les chauffeurs. Mes préférés étaient les camionneurs, toujours sur la route, un peu déclassés, qui racontaient des rencontres, des accidents, et dont certains trafiquaient un peu : de l'alcool, des cigarettes, parfois de la drogue plus rentable, plus dangereuse aussi.

Un jour, un incendie s'est déclaré près d'une pompe, j'ai été assez gravement brûlé au bras et à la main gauches. J'ai obtenu une petite rente. Comme j'étais bien vu dans le quartier, un employé municipal m'a recommandé pour un poste de gardien de square.

J'avais trente ans. J'avais une bonne copine, vendeuse de fruits et légumes. Nous avons même, un peu inconsciemment, donné naissance à un petit garçon et, en somme, tout allait bien pour nous. Mon uniforme et mon sifflet à roulette n'impressionnaient guère les enfants qui lançaient leur ballon sur les pelouses et osaient venir le rechercher au mépris des écriteaux. Quand je sifflais, c'était comme un vol de moineaux.

J'avais trente ans. Je faisais l'ouverture et la fermeture du square. Le reste du temps je marchais dans les allées en ayant l'œil à tout, en répondant aux questions de l'un ou l'autre sur les rues voisines, l'heure qu'il était ou l'emplacement des toilettes, et je m'attachais à maintenir un ordre qui n'était guère troublé. Pour arrondir les fins de mois, je faisais ici et là un peu de ménage, de jardinage, je rendais de petits services.

J'avais fait la connaissance d'un grand type qui était garde au Tribunal. Garde, gardien, nous faisons un peu le même métier, mais pendant que le gardais le plus souvent des bancs vides et des pigeons, lui gardait une salle d'audience, faisait entrer des prévenus de tel ou tel délit et attendait la fin des interrogatoires, des témoignages, des délibérés pour veiller au départ de certains vers les fourgons pénitentiaires et s'en aller après avoir fait sa journée.

Il passait s'asseoir dans le square, le soir, peu avant la fermeture, et me racontait une histoire ou une autre en donnant son avis sur le déroulement des audiences. Comme il était resté statique et muet à peu près toute la journée, il s'animait, s'agitait, jouait le juge, le procureur, le greffier, mais aussi le voleur, le proxénète ou l'escroc, mimait mieux que personne l'avocat. L'avocat, ce stupéfiant comédien qui pouvait tout soutenir, une chose et son contraire avec le même aplomb et, quand il était bon, le même talent et le même succès ! Ce garde

avait une passion pour les avocats. Debout dans le square déserté, il levait ses longs bras aux manches imaginaires, apostrophait le procureur, confondait le témoin, lançait des regards à son client, empêtré dans une amorce d'aveu dont il revenait aussitôt, pour peu qu'on ait un peu répété au parloir de la prison.

Mon square était petit, poussiéreux. C'étaient toujours les mêmes vieux qui venaient s'asseoir, en tout cas ils se ressemblaient tous, de mois en mois, d'année en année. Ils venaient le matin vers 11h, après avoir acheté le journal, avant d'aller chercher le pain. Ils commentaient les titres, me prenaient à parti. Souvent l'un d'eux oubliait son journal en partant ou le jetait dans une corbeille où je le récupérais pour lire les « Faits divers », le meilleur moment de ma journée avant l'arrivée, le soir, de mon ami le garde. Nous pouvions confronter les événements, ceux que j'avais lus, ceux qu'il avait vécus au Tribunal.

Un jour, il m'a dit que bientôt il ne viendrait plus. Il avait trouvé un petit logement près du Champ de Mars, qui leur plaisait bien, à sa femme et à lui, parce qu'on voyait la Tour Eiffel et ce grand parc. C'était au cinquième sans ascenseur, alors le loyer était peu élevé. Il s'est mis à me parler du Champ de Mars avec enthousiasme, de l'Ecole Militaire, des Invalides avec la coupole dorée protégeant le tombeau de Napoléon, de la Seine toute proche, des ponts, du Palais de Chaillot, des fontaines, des massifs.

Tout-à-coup il m'a dit : « Ce serait bien pour toi, gardien au Champ de Mars ! ». Je venais d'avoir quarante ans. Dix ans déjà de ma vie de gardien de square.

Ma femme (je disais toujours « ma femme », même si nous n'étions pas mariés) venait de me quitter en emmenant notre fils. Elle m'avait annoncé cela huit jours auparavant, je n'avais rien vu venir, nous étions tellement habitués l'un à l'autre : jamais une querelle, une petite vie tranquille, le garçon qui grandissait, qui travaillait bien, quelques jours de vacances de temps en temps, plutôt au bord de la mer, c'est ce qu'ils préféraient tous les deux. Et puis comme ça, sans aucun signe avant-coureur, elle partait avec lui. Je l'aimais bien ce gamin, je jouais avec lui après mon travail, le dimanche je l'emmenais avec ses copains sur un terrain de foot. J'aimais aussi retrouver ma femme, le soir. Non, je n'avais rien vu venir. Je n'avais pas envie de poser des questions, de me battre. J'ai laissé faire. Je verrais le petit le premier et le troisième dimanche du mois. Quand on lui a dit cela, il m'a regardé, il attendait peut-être que je demande un peu plus, il a baissé la tête. Sa mère a posé une main sur son épaule.